

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Qui êtes-vous Miss Charlie?

Paul-André Bourque

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, P.-A. (1980). Compte rendu de [Qui êtes-vous Miss Charlie?] *Lettres québécoises*, (18), 16–18.



Photo : Athé

Le Roman I

Qui êtes-vous Miss Charlie ?

Marie-Charles Craig traverse pacifiquement la cinquantaine dans son village de Montrose où elle exerce de paisibles fonctions de bibliothécaire (au fil des années, elle a installé dans son immense maison une bibliothèque publique, pour combler, prétend-elle, la solitude dont elle est victime depuis son

veuvage, survenu après six mois de mariage avec David Craig ; elle n'avait alors que vingt ans). Par un beau matin de printemps, le facteur, qui l'appelle Miss Charlie, lui remet une enveloppe contenant une invitation (c'est la treizième du genre, au rythme approximatif d'une invitation par année) à assister au

lancement à New York du roman d'un ancien voisin, Gordon Mortimer, romancier américain venu, il y a longtemps, passer quelques années à Montrose. Ce roman s'intitule *Miss Charlie*.

Le lecteur de cet article m'excusera, je l'espère, de lui dévoiler un des éléments de la conclusion du *Miss Charlie* de Suzanne Paradis. Mais il m'est apparu que c'était la seule façon « cohérente » de débiter un article qui risque, lui, de ne pas l'être bien longtemps Oui, *Miss Charlie*, narrateur premier du *Miss Charlie* de Suzanne Paradis ira à New York, cette année, reverra ce Gordon Mortimer qui sans doute ne la reconnaîtra pas . . . Elle ira . . . Ce roman de Gordon Mortimer ne porte-t-il pas son nom ? Ne raconte-t-il pas son histoire ? Ou la racontera-t-il ?

Marie-Charles Craig veut savoir ce que Mortimer peut raconter à son sujet, au sujet de Montrose Cette invitation est le prétexte attendu depuis longtemps par Marie-Charles Craig non pas pour aller passer Pâques à New York ou encore pour revoir Gordon Mortimer mais bien plutôt pour entrer dans un passé enchevêtré, le sien, passé qu'elle avait voulu oublier. Oui, Marie-Charles Craig veut revivre les nombreuses années de voisinage entre les Mortimer et elle. N'a-t-elle pas traduit un roman de Gordon Mortimer alors qu'il habitait encore à Montrose, un roman intitulé *The Snowman* et dont la traduction n'a jamais été publiée faute d'être assez fidèle à l'original (Marie-Charles Craig peut-elle être fidèle à la réalité ?). Mais l'a-t-elle vraiment traduit ce roman ou « n'a-t-elle inventé cette histoire avec les Mortimer que pour se donner de l'importance » ? C'est du moins ce que prétend sa belle-soeur Paula Craig (et c'est Marie-Charles elle-même qui nous rapporte ces propos dubitatifs de Paula à son propre endroit). « Je ne me souviens pas exactement de la vérité, soutient Marie-Charles Craig alias Miss Charlie, mais je pourrais défendre ma version des événements » (p. 320).

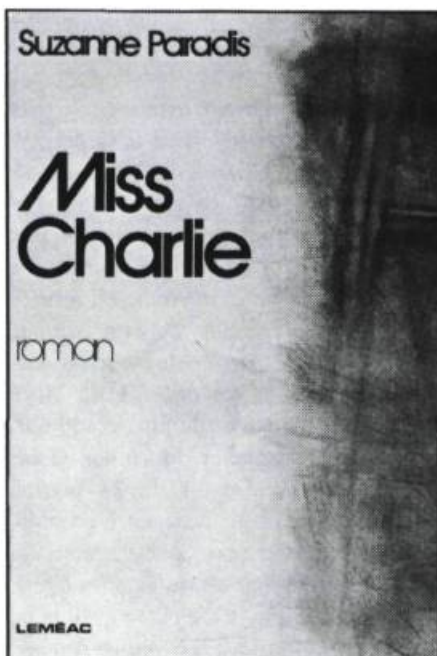
C'est bien de cela qu'il s'agit . . . De défendre sa version des événements. La venue de Gordon Mortimer et de sa femme Gloria, alias Julia Jones, a suffisamment bouleversé sa vie, il y a une trentaine d'années, pour que maintenant elle veuille voir clair dans sa propre vie.

Pour ce faire, Marie-Charles Craig, (que le facteur et tout le village appellent Miss Charlie), sans doute à cause de son court mariage avec David Craig mais peut-être encore bien plus à cause de Gordon Mortimer et de Gloria (alias Julia Jones) va entreprendre la narration de son passé. Cette narration de son passé faite à la première personne sera entrecoupée d'une autre narration à la première personne (sorte de mise en abîme) faite de la transcription dans la trame romanesque de notes, de fragments de roman que Marie-Charles aurait écrits alors que Mortimer vivait encore à Montrose. De plus, cette réminiscence de son passé sera entrecoupée, pour le lecteur (il en va de même pour le personnage qui relit cette traduction par bribes), de transcriptions, de fragments (dont la répartition dans le récit donnera la somme — comment Gordon Mortimer peut-il avoir écrit un récit aussi court et quand même le baptiser roman —) du roman de Mortimer intitulé *The Snowman* que Miss Charlie aurait traduit sous l'oeil vigilant de Gordon Mortimer, traduction inédite, faite, avons-nous dit, d'être assez fidèle à l'original.

Ainsi connaissons-nous Miss Charlie sous trois angles différents : la narration directe, faite au présent et à la première personne, la narration directe faite également à la première personne mais qui se situe dans un passé vieux d'au moins une vingtaine d'années que Marie-Charles relit en même temps que le lecteur et cette version de *The Snowman* roman possible de Gordon Mortimer que Miss Charlie aurait traduit au fur et à mesure de son écriture par Mortimer... mais l'a-t-elle vraiment traduit?... Il pourrait tout aussi bien s'agir d'une autre des fictions de Marie-Charles Craig, née immédiatement après la réception de l'invitation de Mortimer pour le lancement de *Miss Charlie*. Si Miss Charlie est en train de se raconter au je, elle est tout aussi capable de se raconter par un « je » interposé, usurpant la puissance si longtemps désirée de Gordon Mortimer. Le lecteur est face à ces trois pistes qui apparaissent dans le roman de Suzanne Paradis en trois caractères typographiques différents. Trois voies à suivre sans savoir, jamais, laquelle décrit la vérité. « Pour trouver la vérité, il faut être seul » écrit Suzanne Paradis, paraphrasant le docteur Jivago

et le lecteur, lui-même en quête de la vérité de Miss Charlie sera irrémédiablement seul...

Que nous raconte Miss Charlie à travers ses deux premiers récits ? Tout d'abord qu'un romancier américain de l'Utah est venu s'installer à Montrose dans la propriété ancestrale du grand-père et parrain de Marie-Charles Craig. C'est l'Usurpateur... De plus il y a planté des olibrius, espèce d'arbres n'apparaissant pas dans les manuels de foresterie et de botanique sylvestre mais dont le nom, en symbolique, évoque l'exotisme, la puissance (phallique), l'indestructibilité, bien davantage que barbarie ou mauvais goût... Les deux-



premiers récits relatent souvent de façon contradictoire l'influence que Gordon Mortimer a exercée, et exerce encore après une trentaine d'années, sur Miss Charlie. De quel type d'influence s'agit-il ? Gordon Mortimer incarne toutes les puissances du mâle viril et paternel. Il est grand, beau, fort, riche, cultivé et de plus il est écrivain. Il est, comme dirait Gérard Bessette le paroleur, celui dont la puissance phallique se manifeste par le verbe. Miss Charlie n'a évidemment pas résolu l'Oedipe. La mort de la mère alors que Marie-Charles est en bas âge, l'absence du père, la courte relation avec le maire incitent Marie-Charles Craig à voir en Gordon Mortimer, son métier d'écrivain et ses olibrius une figure mythique, celle du père. Sous l'ombre des olibrius naît le désir amoureux-incestueux, puis le

désir d'éternité, celui de la création, de l'écriture, narcissique, celui-là. De là, une grande partie de la trame du roman. Marie-Charles Craig est, elle aussi, avide de puissance, désireuse de participer à la puissance paternelle. Ne reproche-t-elle pas à Mortimer d'avoir usurpé la maison ancestrale ? Elle voudra à son tour maîtriser la parole, écrire. Elle achètera papier et machine à écrire et se mettra derechef, dès qu'elle saura que Mortimer écrit un roman portant sur Montrose et peut-être sur elle-même, à écrire un roman sur Mortimer. Mais la trame du roman ne limite pas ce désir de substitution à la seule pratique de l'écriture. Miss Charlie se trouvera au centre d'une problématique d'identification à l'épouse de Mortimer, à savoir Gloria-Rose, alias Julia Jones actrice de cinéma qui a tourné sept films à Hollywood. Ce besoin d'identification à Julia Jones pour s'introduire dans le couple Mortimer, ce besoin de résoudre le conflit oedipien poussera Miss Charlie, dans ses carnets gris (le deuxième niveau de narration) à usurper, au plan de la fantasmagorie, la grossesse de Gloria Rose... Voilà l'inceste consommé. Or Gloria-Rose subira un accident de voiture et avortera... du moins c'est ce que le second récit nous apprend... Le premier récit nous apprend également que Miss Charlie a été victime d'un accident et que les suites de cet accident ont provoqué chez elle une amnésie importante. De là la démarche de reconnaissance du passé entreprise par la narratrice du premier récit. Miss Charlie a-t-elle vraiment conçu un enfant de Gordon Mortimer dont elle aurait avorté suite à un accident de voiture ou n'est-ce là que transposition du désir incestueux qu'elle éprouve à l'égard de Gordon Mortimer ? La réponse à cette question fondamentale qui permettrait au lecteur de départager le réel de l'imaginaire chez Miss Charlie ne se trouve pas dans le récit premier pas plus que dans le récit second. Si le lecteur cherche la vérité ! (Diable, qu'est-ce que la vérité vient faire dans cette galère... ? Nous sommes en plein romanesque !) Pourtant le personnage, lui, cherche la vérité. Son amnésie ne lui permet pas, en plein centre du roman de reconnaître parfaitement le contenu de ses « carnets gris ». Bien souvent le rêve l'emporte sur la transcription d'un réel sis dans un

passé lointain et c'est ainsi qu'apparaissent des personnages appartenant à un niveau fantastique du récit, à savoir, entre autres Katarina, Attila, le Pendu, personnages qui viennent habiter l'onirisation de Miss Charlie en ce qui a trait à ses pulsions libidinales et incestueuses face à Mortimer. Aux prises avec ses deux niveaux de narration faits de deux couches de passé, un passé remémoré, chronologique et officiel et un second passé, refoulé, méconnu, inconnu, Marie-Charles Craig est complètement perdue. Elle ne sait pas ce qui s'est réellement passé. Elle ne peut distinguer entre le réel et les apparences du réel, entre le réel et l'imaginaire, entre l'histoire et la fiction. Le lecteur n'est pas en meilleure posture. C'est le troisième niveau de la narration qui peut-être lui en apprendra le plus. Il s'agit l'avons-nous dit, de celui constitué par la traduction inédite du roman de Mortimer intitulé *The Snowman* et intitulé dans sa version française *Le bonhomme de neige*. Ce récit dans le récit dans le récit est en quelque sorte le double inversé de tous les rêves de Miss Charlie à l'endroit de Mortimer *Le Bonhomme de neige*, soi-disant écrit par Mortimer et traduit par Marie-Charles Craig, relate les aventures amoureuses et spirituelles de Chinchilla, personnage qui dans les deux premiers récits apparaît à la fois comme nièce et double inversé de Miss Charlie et d'un certain Charlie Blackburn, moniteur de ski et guide de montagne. Leur aventure amoureuse les conduit dans la neige vers les plus hauts sommets, vers les aventures amoureuses les plus exaltantes parce que les plus pures, vers la mort ; cette aventure amoureuse sublimée s'oppose, contraste avec le caractère plus sensuel des rêves amoureux de Miss Charlie tels que décrits dans les deux premiers niveaux du récit. Ils apparaissent là dans toute leur sensualité terrienne, sous l'ombrage des olibrius, dans les effluves florales de l'été caniculaire. Dans *Le Bonhomme de neige*, tout est froid, pur, déléthère. Le contraste exprimé entre ces deux ordres du désir amoureux permet au lecteur d'échapper à la trame romanesque et de commencer à compulsier un ensemble d'informations qui ne tiennent plus à un seul ou à deux niveaux de narration, mais aussi à un troisième niveau qui vient contredire les deux autres en les inversant au plan de la signification. *Le*

Bonhomme de neige de Mortimer, traduction de Miss Charlie en même temps que traduction au masculin de *Miss Charlie* laisse libre cours à la passion amoureuse et aux pulsions de mort de Charlie Blackburn et de Chinchilla, jeune fille qui ressemble à s'y méprendre à cette Marie-Charles Craig des deux premiers récits du moins lorsqu'ils tournent autour de la présence de Gordon Mortimer à Montrose. Le phénomène d'inversion, de redoublement est d'autant plus probant que, dans les récits de Marie-Charles, Chinchilla n'est que la nièce sur laquelle Tante Charlie projette plusieurs de ses phantasmes.

Nous voilà bien emmêlés par Suzanne Paradis et ses narrateurs-substituts (trois personnes en une : Marie-Charles acteur, Marie-Charles témoin intérieur et Marie-Charles témoin extérieur — par le biais de la traduction de la fiction de Mortimer) bien emmêlés dans le réseau des apparences et de la réalité. On n'arrive pas à comprendre ce roman, pas davantage que l'on arrive vraiment à comprendre la vie et surtout son terme, la mort. Ce roman est un roman d'amour et de mort, de mort à soi provoquée par la rencontre de la Mort *i.e.* de quelque chose de plus grand que la vie. Le romancier Mortimer (Lise Gauvin dans le *Devoir* du 23 février 1980 faisait ressortir les quatre premières lettres de son nom) par ses dons de créateur, enviés par Marie-Charles Craig est plus grand que la vie parce qu'il peut donner vie et mort à qui il veut parmi ses personnages. C'est ce don que lui envie Miss Charlie, elle qui voudrait bien dépasser la mort par l'écriture. C'est à cela que se réduit ici l'espoir. C'est à cela que se résume la révolte chez Miss Charlie. Roman d'amour et de mort, d'amour de la vie et de la mort. Roman d'amour entre un écrivain et l'écriture qui nous le montre en train d'accomplir ce « travail de sape qui transforme un être humain en marionnette de fiction » (p. 39).

Suzanne Paradis a atteint dans *Miss Charlie* une maîtrise de la fiction rarement égalée en écriture québécoise. Tous ces récits entremêlés avec un rare à-propos, tous ces personnages redoublés ou inversés, tous ces niveaux de narration qui renvoient des images multipliées de Miss Charlie en train de s'écrire m'ont procuré une jouissance

rare. J'ai peut-être trop cherché à comprendre comment Suzanne Paradis s'y était prise pour tisser cette trame serrée, pour peindre ce personnage davantage fait d'ombre que de lumière, d'interrogations et de rêves que de certitudes. J'ai peut-être, dans cet article tout à fait inadéquat, trop voulu expliquer alors qu'il n'y a rien ici à expliquer. Il s'agit pour le lecteur de ce roman de le vivre au fil de son déroulement sans se poser trop de questions. Elles viendront bien toutes seules à la fin de la lecture, donnant ainsi à ce roman une ouverture, une continuité dans le temps dont bien peu de récits peuvent se vanter. Cette fascination que j'ai éprouvée tout au long de *Miss Charlie* tenait tout autant à sa trame qu'à son écriture. Rarement avais-je pu lire trois niveaux de narration intercalés aussi bien détachés les uns des autres par la tonalité, le lexique, la syntaxe, le style. Un grand roman dont la critique n'a pas encore su dire grand-chose, sans doute encore trop subjuguée par la densité, la « touffeur » la complexité structurelle de ce récit puissamment onirique. Sans doute faudra-t-il (encore, eh ! oui,) un autre roman de Suzanne Paradis pour éclairer un peu celui-ci, tout comme ce dernier m'a permis, à rebours, de mieux saisir le projet et la technique d'écriture de *Un Portrait de Jeanne Joron*, lequel à son tour m'avait permis une nouvelle entrée dans *l'Été sera Chaud*. Peut-être aussi un prochain recueil de poèmes viendra-t-il présenter au lecteur du roman un réseau d'images complémentaires à Miss Charlie, tout comme *Les Chevaux de Verre* récemment publiés aux Nouvelles éditions de l'Arc est venu jeter un nouvel éclairage sur le thème du cheval dans *Un Portrait de Jeanne Joron*. Roman de poète que ce *Miss Charlie* ? Oui, roman de poète, en ce sens que la vision du poète ne parvient jamais à s'exprimer complètement par la fiction romanesque, par la seule trame . . . en ce sens que le rêve déborde toujours du cadre que le poète-romancier tente de lui imposer.

Paul-André Bourque.